

Travaux

L'abbé Alexis Bélanger, missionnaire...

René Baudry

Volume 25, 1957–1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007446ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007446ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

0318-6148 (print)

1927-7075 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baudry, R. (1957). L'abbé Alexis Bélanger, missionnaire.... *Rapport - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 25, 103–109.
<https://doi.org/10.7202/1007446ar>

L'abbé Alexis Bélanger, missionnaire...

Pendant un siècle et demi, le diocèse de Québec engloba un territoire immense: de la Louisiane au Labrador et de l'Atlantique aux Rocheuses. Peu à peu des secteurs de ce vaste continent épiscopal s'organisèrent en vicariats apostoliques; Halifax en 1818, Charlottetown en 1819, Kingston et Saint-Boniface en 1820. Mais pendant longtemps ces diocèses en formation éprouvèrent des difficultés à recruter leur clergé, et l'église-mère continua de leur envoyer des prêtres. La province de Québec remplit alors, envers le reste du Canada et une partie des Etats-Unis, le rôle que l'ancienne France avait joué à l'égard de la Nouvelle. L'histoire de cette action missionnaire de Québec en Amérique du Nord n'a encore été qu'esquissée dans des monographies. Son étude d'ensemble, quand elle sera faite, présentera un impressionnant tableau.

Durant toute cette période, la plupart des jeunes prêtres canadiens allaient passer dans les missions, de l'Acadie ou de l'Ouest, les premières années de leur ministère. Plusieurs de ces missionnaires, les abbés Bailly, Belcourt, Th. Blanchet, Cook, Ant. Gagnon, F.X. Lafrance, Painchaud et autres, ont laissé une réputation et des œuvres considérables. La biographie de quelques-uns a été écrite, mais un grand nombre d'autres mériteraient mieux que l'oubli, où leurs noms et leurs figures s'ensevelissent.

Nous ne voudrions ici que fleurir un peu la tombe de l'un de ces modestes missionnaires, l'abbé Alexis Bélanger, dont presque toute la carrière se déroula sur les côtes du Golfe, aux Iles-de-la-Madeleine, au Labrador et à Terre-Neuve, et qui termina sa vie en terre d'exil, dans une cabane, sur les bords de la Baie Saint-Georges. Type de missionnaire qui n'accomplit peut-être pas d'action extraordinaire, mais dont la vie atteignit une sorte d'héroïsme permanent, et décrivit une ascension vers un détachement de plus en plus complet, comme une flamme qui monte.

(Disons tout de suite que cet essai, fort incomplet, n'est qu'une ébauche d'une biographie que nous espérons lui consacrer pour rendre justice à sa mémoire.)

La famille.

L'abbé Alexis Bélanger naquit sur les bords du Saint-Laurent, à Saint-Roch-des-Aulnaies. Il descendait d'une très ancienne famille, probablement de François Bélanger, l'un des premiers colons amenés de Mortagne par Robert Giffard, seigneur de Beauport. L'ancêtre, ses fils et ses petits-fils, eurent tous de nombreuses familles, et se multiplièrent comme les tribus d'Israël; de sorte qu'au bout de quatre ou cinq générations on trouve plusieurs centaines de leurs descendants, établis dans tous les centres autour de Québec: d'abord à Beauport, à Charle-

bourg, à Château-Richer, puis à l'Île d'Orléans, dans la Beauce, et surtout dans le comté de l'Islet. L'un deux, Ignace IV, se maria peu avant la cession du Canada, et suivant le mouvement de la colonisation, alla s'établir à la Rivière du Sud. Son fils cadet, Pierre, épousa une jeune fille de la paroisse voisine, Saint-Roch-des-Aulnaies, dont naquirent seize enfants.

Le dernier d'entre eux, Alexis, né le 18 janvier 1808, était si frère à sa naissance, que la sage-femme, craignant qu'il ne survive pas, l'ondoya à la maison, et que l'on s'empressa de le faire baptiser le jour même. L'enfant survécut cependant, mais ses parents le jugèrent trop fragile pour supporter les durs travaux de la terre, et l'orientèrent vers les études. C'est l'époque où l'on assiste, dans le Bas-Canada, à un véritable essor de l'instruction populaire. Les curés établissent des écoles presbytérales, le Parlement tente d'établir ses propres écoles, des collèges se fondent. Nous ne savons où le jeune Bélanger reçut sa première instruction et apprit les rudiments du latin : soit à l'école de l'Institution royale, soit chez un curé des alentours, soit au Petit séminaire de Québec. De toute façon, il devait exister quelques moyens d'instruction dans la région car, à l'ouverture du collège de Sainte-Anne de la Pocatière, le 1^{er} octobre 1829, nous voyons déjà Alexis Bélanger et un autre jeune homme de la région, Adrien Théberge de Saint-François de la rivière du Sud, parmi les premiers élèves et déjà en classe de Belles-Lettres. Tous deux figurent parmi les premiers finissants du collège Sainte-Anne, en 1832, et entrèrent ensemble au Séminaire de Québec.

Au séminaire.

Le jeune séminariste de Saint-Roch devait continuer d'être maladif, car les registres le mentionnent comme « souvent absent ». Il eut comme confrère au Grand Séminaire l'abbé Edouard-Gabriel Plante, son cadet, avec qui il conservera plus tard des relations épistolaires. Peut-être y prirent-ils ensemble le goût des livres, car l'abbé Plante devint un « fameux bibliophile » et l'abbé Bélanger trouvera, à Terre-Neuve, un dérivatif à l'ennui du long hiver, dans la lecture de ses auteurs. Ils avaient d'ailleurs des maîtres de valeur, les abbés Ferland, Laverdière, etc.

Tout n'y était pas rose, cependant. Une lettre à son ancien confrère, l'abbé Plante, nous montre qu'après des années il avait conservé fort mauvais souvenir d'un directeur « pesant de corps et d'esprit », et de quelques professeurs et confrères, dont les brimades l'avaient fait vivement souffrir. La plupart de ses maîtres et confrères cependant l'estimaient.

Prêtre.

Ordonné prêtre en même temps que son compatriote, l'abbé Théberge, le 19 septembre 1835, il fut d'abord nommé vicaire à la Baie-du-Febvre. M^{sr} Signay semble avoir eu très bonne opinion de son jeune prêtre, car, après un court séjour d'un an dans cette paroisse, il l'envoie comme assistant d'un vieux prêtre malade, M. Antoine Villade, curé de Sainte-Marie de Beauce, archiprêtre et doyen des prêtres de la

région. Il le lui présente comme un jeune prêtre « intéressant » et l'annonce ainsi : « Dans le partage que je vous fais de cet excellent sujet, je vous donnerai un témoignage marquant mes égards que je me suis toujours fait un devoir de payer à votre mérite. » (27 sept. 1836)

Le jeune vicaire eut pour mission de desservir la nouvelle paroisse de Sainte-Marguerite. Il demeura trois ans à Sainte-Marie, et dut s'occuper avec zèle de son ministère, puisqu'on le voit témoin d'une abjuration. (1^{er} juillet 1837)

Aux Iles-de-la-Madeleine.

Le diocèse de Charlottetown, érigé en 1829, manquait de prêtres pour desservir les centres de langue française qui relevaient de lui, tant à l'Île-du-Prince-Édouard, qu'aux Iles-de-la-Madeleine et au Nouveau-Brunswick. Aussi M^{er} Bernard Donald McDonald, tout comme son prédécesseur, M^{er} Mac Eachern, s'adressa-t-il à l'évêque de Québec pour obtenir des renforts.

Les Iles-de-la-Madeleine avaient alors une population formée presque entièrement d'Acadiens, établis là vers 1765, ou venus de Saint-Pierre et Miquelon à l'époque de la révolution française. Ils avaient été desservis le plus souvent de façon intermittente, par des missionnaires du Cap-Breton ou de l'Île-du-Prince-Édouard. À partir de 1825, le diocèse de Québec maintint un missionnaire résident au Havre-Aubert, desservant tout l'archipel madeleïen. Cette mission devenait ainsi l'un des postes avancés du diocèse de Québec. Les jeunes prêtres étaient tenus, après leurs premières années de ministère, de passer trois ans dans la brousse. C'était une espèce de service de probation, où ils allaient gagner leurs épaulettes, avant d'obtenir des cures. La plupart, rebutés par la dureté de cette vie, à laquelle ils n'étaient pas habitués, se hâtaient, à la fin de leurs trois années, de demander leur rappel. C'est ainsi que M^{er} Signay, en 1839, désigna l'abbé Bélanger pour aller desservir les Iles. Il lui donna des instructions spéciales et, à cause de l'éloignement, des pouvoirs extraordinaires, pour accorder les dispenses, etc.

L'abbé Bélanger dut se rendre aux Iles en goélette, où il arriva en octobre 1839. Il fut bien reçu des Madelinots et prit à cœur son ministère, car on le voit tout de suite demander à son évêque des catéchismes et des objets de piété. Les Iles-de-la-Madeleine comptaient alors 1,380 âmes, réparties en deux paroisses principales et plusieurs hameaux. Il visite tous les postes, apprend à connaître et estimer la population. Au bout de trois ans, au lieu de demander son retour, il demande d'y rester. Il semble que les Iles constituaient alors un lieu de délices.

Mais, au bout de quelques années, les choses se gâtent. À la demande des habitants, un autre missionnaire est venu s'établir au Havre-aux-Maisons, en 1846, et provoque des plaintes contre lui. L'abbé Bélanger, toujours très sensible, en souffre profondément. De plus, la misère s'est abattue sur les Iles. En plus des tracasseries coutumières des héritiers Coffin, au sujet des terres, les Madelinots doivent subir la redoutable concurrence des pêcheurs américains, qui dépeuplent les bancs et pillent leurs propriétés.

Depuis 1825, plusieurs habitants ont pris l'habitude d'aller pêcher sur les côtes du Labrador et de Terre-Neuve. Des chefs de famille parlent de quitter définitivement ces Iles, où la vie leur est devenue impossible, et d'émigrer vers la côte nord et le détroit de Belle-Isle. L'abbé Bélanger s'est attaché à ses paroissiens et ne veut pas les abandonner. Il offre à son évêque de les suivre dans leur exode et d'aller où ils iront, desservir les missions de la Baie des Chaleurs, du Labrador ou de Terre-Neuve. L'évêque de Charlottetown désire le retenir et lui offre même de venir demeurer près de lui. Mais l'abbé Bélanger est décidé à partir. Des obstacles retardent le départ des Madelinots, mais le missionnaire va quand même hiverner à Rustico et à Caraquet. Au printemps, il reçoit des nouvelles de son évêque qui le charge des missions du Labrador et de Terre-Neuve. L'abbé Bélanger se rend alors à Paspébiac et s'organise avec un capitaine de navire qui part pour le Labrador.

Au Labrador.

Le missionnaire et le commerçant visitent, en cabotant, tous les villages de la côte. Le missionnaire administre les sacrements, note les endroits où il faudrait des chapelles; et les pêcheurs, malgré leur pauvreté, souscrivent 27 ¢ pour le culte. Il est à Blanc-Sablon, le poste principal de la côte nord, vers la fin d'août, et son registre conserve quelques actes signés à cet endroit. De là aussi il adresse un rapport à son évêque, et un navire allant de Saint-Pierre à Romaine, fait un crochet pour le déposer sur la côte de Terre-Neuve. Après lui, les missions du Labrador à partir de 1853, furent desservies par les Pères oblats, Arnaud et Babel.

A Terre-Neuve.

Depuis un siècle, la côte ouest de Terre-Neuve jouissait d'un statut particulier. Le traité de Paris (1763) et les accords subséquents avaient réservé à la France le droit d'accès sur cette côte pour ses pêcheurs. Ils pouvaient y aborder, bâtir leurs échafauds pour le séchage du poisson, couper le bois nécessaire, mais sans y former d'établissements permanents. Par suite de ces privilèges, les colons anglais répugnaient à s'y établir. C'était une espèce de zone neutre, réservée aux pêcheurs. Il en venait des îles Jersey, du littoral de France, du Saint-Laurent et des provinces maritimes. Petit à petit, plusieurs d'entre eux, au lieu de s'en retourner à chaque saison, s'y bâtirent des abris de fortune, y hivernèrent, puis s'y installèrent de façon permanente. Plusieurs d'entre eux, qui avaient subi des tracasseries de leurs propriétaires trouvaient là des terres gratuites, dans des vallées fertiles, près de rives poissonneuses. La liberté et la paix dont ils jouissaient sur ces côtes leur faisaient oublier l'éloignement et les dures conditions d'existence. Il faut croire que cette région possédait un véritable attrait, car la population ne cessait de s'y accroître. Vers 1850, environ 2,000 âmes vivaient là, sans loi, sans gouvernement, sans impôts. Cette absence de toute organisation sociale ou religieuse n'allait pas sans quelques inconvénients ni sans quelque licence. L'éloignement, le manque d'écoles et de secours religieux, dans un pays complètement sauvage,

avaient causé un retour à une demi-barbarie. Les seuls prêtres qu'ils voyaient étaient des missionnaires de passage, qui venaient parfois les visiter, à bord des vaisseaux du gouvernement faisant la visite des phares.

Cet abandon ne les empêchait pas cependant de garder des principes de moralité ni de rester profondément attachés à leur religion. Quelques-uns entreprenaient de longs voyages pour aller faire baptiser leurs enfants à l'Île-du-Prince-Edouard, à Caraquet ou à Québec. Et quand l'évêque de Saint-Jean, M^{sr} Mullock, les visita en 1848, ils réclamèrent un prêtre résident. Le besoin de prêtre se faisait d'autant plus sentir que, chaque année, arrivaient de nouveaux habitants des Iles-de-la-Madeleine et du Cap-Breton. Le suggestion de l'abbé Bélanger tombait donc bien. Sa généreuse initiative répondait aux souhaits d'une population qui avait grandement besoin de son ministère, et aux désirs des évêques de Terre-Neuve et de Québec. Il arriva à la Baie Saint-Georges le 7 septembre 1850, et s'installa au village principal de cette côte, à Sandy Point. Des pouvoirs de vicaire général de M^{sr} Mullock l'attendaient, datés du 23 février précédent. Il ne tarda pas à se mettre au travail, car il célébrait un baptême dès le lendemain, et un mariage dans la quinzaine qui suivit. Les fidèles avaient commencé, quelques années plus tôt, la construction d'une chapelle de bois rond, que l'abbé Bélanger s'employa à terminer, et il construisit auprès un presbytère de même style, dont il fit sa résidence principale.

Il s'employa ensuite à visiter les nombreux groupes de pêcheurs répartis sur la côte ouest, de la Baie des Iles à la rivière Codroy, et commença la construction de plusieurs chapelles. Presque chaque année, il faisait ainsi la tournée de son territoire de mission, dans une barque de pêche, louvoyant le long de la côte, partageant la vie rude des pêcheurs et vivant de morue. Par les jours de tempête, il devait prêter la main à la manœuvre, fouetté par le vent glacial et aveuglé d'eau salée, ou passer des journées entières, plié en deux, sous les abris précaires des navires de pêche. Souvent il dut ramer lui-même pendant de longues heures, pour franchir les baies, et, en plus d'une occasion, il faillit périr en mer.

Il passait une semaine ici, quinze jours là, suivant les besoins, célébrant la messe dans les cabanes ou en plein air, prêchant, baptisant, confessant, réconfortant les malades et bénissant les tombes. Son registre de mission a été conservé, et forme un éloquent témoignage de ses courses apostoliques. Sur ces côtes désertes, loin de tout secours, le missionnaire était réellement l'ami, le confident, le soutien de tous, dans les jours d'épreuves.

La rudesse de cette vie dut dépasser tout ce qu'il avait pu imaginer, car, après cinq ans, il manifesta le désir de revenir à Québec. Mais il n'était pas facile de le remplacer. L'estime et la générosité de ses paroissiens, les encouragements de M^{sr} Mullock, qui était allé lui rendre visite en personne dans ses missions et lui témoignait beaucoup d'estime, le convinrent de rester. D'autant plus que la population augmentait et que la présence d'un prêtre devenait encore plus nécessaire. De nouveaux venus arrivaient du Cap-Breton, et de nouveaux postes s'éta-

blirent dans les baies. La population se diversifiait aussi. Aux premiers occupants, presque tous de langue française, se mêlaient des Irlandais et des Écossais, établis surtout à Grand River, où l'on construisit une nouvelle église, avec une résidence pour le missionnaire.

L'abbé Bélanger possédait bien la langue anglaise, mais un bon nombre de ses nouveaux paroissiens ne parlait que le gaélique. Il fit des efforts persévérants pour leur obtenir des secours religieux dans leur langue. En 1865, il signe avec eux une pétition à l'évêque, lui demandant d'envoyer de temps en temps un prêtre du Cap-Breton, pour entendre les confessions et prêcher en gaélique. L'année suivante, l'abbé Bélanger cause une surprise à ses bons Écossais, en leur amenant un prêtre d'Arichat qui passe trois semaines au milieu d'eux. Et, les deux années suivantes, les deux dernières de sa vie, deux autres prêtres, connaissant le gaélique venaient faire des tournées semblables. Bel exemple pour tous, que de voir ce missionnaire canadien-français déployer le même zèle pour desservir en leur langue ses fidèles écossais, qu'avait montré M^{gr} Mullock, en assurant à ses ouailles de langue française un missionnaire de cette langue.

L'abbé Bélanger avait toujours eu une santé fragile. Les pénibles conditions où il vivait, obligé sans cesse de voyager par tous les temps, de loger dans des abris de fortune, dans les brumes et les froids malsains de Terre-Neuve, avaient littéralement épuisé ses forces. Souvent, quand il administrait les sacrements, il devait s'y reprendre à plusieurs fois, avant de pouvoir terminer. Tel était son état quand il entreprit une visite à la Baies des Iles, à une centaine de milles de son presbytère. Il eut à peine la force de s'y rendre, d'accomplir péniblement le ministère indispensable, et de revenir à la Baie Saint-Georges. Il mourut quatre jours après son arrivée, le 7 septembre 1868, exactement le 18^e anniversaire de son arrivée à Terre-Neuve. Il avait soixante ans, dont 28 ans de missions.

Ses pauvres paroissiens furent consternés. Ne sachant comment lui rendre les derniers devoirs, alors que les prêtres les plus proches se trouvaient à des centaines de milles, par les mers ou les forêts, ils se souvinrent qu'il avait toujours désiré retourner dans son pays natal. Ils chargèrent donc sa dépouille sur une goélette, et quatre d'entre eux partirent pour ce lointain et funèbre pèlerinage. L'acte d'inhumation a conservé leurs noms : c'étaient deux anglais et deux français, reflet de cette chrétienté cosmopolite de Terre-Neuve. Le voyage prit trois semaines. Le service funèbre fut chanté à Saint-Roch-des-Aulnaies, le 29 septembre, au début du bel automne canadien, et son corps repose dans le cimetière de son village natal, face au grand fleuve. Mais ses fidèles avaient voulu garder son cœur, et c'est ainsi qu'une partie de lui-même demeure à Sandy Point, avec les pêcheurs qu'il avait aimés.

Ces touchantes funérailles furent suivies d'un épisode moins édifiant, qui confine même au grotesque. L'abbé Bélanger avait laissé une petite succession. Son testament, un peu imprécis, léguait ses petites économies « au collègue le plus méritant » du bas du fleuve, pour l'instruction de ses neveux. Un collègue de la province, convaincu d'être bien le plus

méritant, réclama cette somme. Mais le collège de Sainte-Anne, où l'abbé Bélanger avait reçu son éducation, fit valoir ses droits à Rome et deux neveux de l'abbé Bélanger en profitèrent. Mais l'évêque de Terre-Neuve avait aussi appris l'existence de cette fortune; il prétendit que cet argent, gagné à Terre-Neuve, devait retourner à ses missions. On lui répondit que les fonds n'existaient plus, et ainsi prirent fin ces contestations trop intéressées et un peu déplacées sur la tombe d'un pauvre missionnaire.

A la mort de l'abbé Bélanger, en 1868, la côte ouest de Terre-Neuve comprenait environ 3,000 âmes. Le christianisme y était bien installé, puisqu'il y avait plusieurs chapelles et une pratique religieuse régulière. M^{sr} Mullock s'occupa aussitôt de trouver un remplaçant. Il avait plusieurs fois cherché à remettre cette partie de Terre-Neuve au diocèse de Québec. Quelques années auparavant (1865) il avait été question entre les deux évêques, de confier cette mission aux Pères Oblats. Finalement, un prêtre du Cap-Breton, l'abbé Thomas Sears, un Irlandais, accepta d'y aller temporairement; mais, comme l'abbé Bélanger, il devait y rester toute sa vie, et devint le premier vicaire apostolique et le premier évêque de Saint-Georges. Aujourd'hui la côte ouest de Terre-Neuve forme un diocèse d'une vingtaine de paroisses, en plein essor. Une nouvelle cathédrale y a été inaugurée l'an dernier. La population s'est accrue et est devenue en majorité anglaise. Mais il y reste encore un groupe français assez important, d'environ 7 à 8,000 âmes, à Saint-Georges et Stephenville, et au moins un curé de langue française.

Plusieurs facteurs ont sans doute contribué au développement politique, économique et religieux de cette région. Mais, si le christianisme y fleurit aujourd'hui, le mérite en revient certainement pour une bonne part au dévouement de l'humble missionnaire qui, à l'époque héroïque des débuts, alla y consumer la meilleure part de sa vie, et déposa en cette terre une semence qui germe aujourd'hui en moisson spirituelle.

René BAUDRY, c.s.c.